

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre XII

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE XII.

---

Le départ. — Mon costume de voyage. — Une escorte de gamins. — Comme quoi la rivalité de deux aubergistes vaut souvent une indigestion à leurs voyageurs. — Un menu allemand. — Histoire d'un pieux ermite et d'une belle jeune fille ; la « Chapelle sonnante ». — Le nouvel Eberstein. — Comment je fis la connaissance de Milord et de Milady. — Le « Grafensprung » ou le tombeau du comte Wolf d'Eberstein et de la belle Lida. — Pourquoi Milady s'appela Lady Baedeker. — Les villages de la Murg. — Splendeurs de la vallée. — Notre arrivée à Forbach. — L'auberge de la Couronne. — De la supériorité d'un modeste gasthof sur un grand hôtel. — En quête de nos bagages. — Une procession drolatique. — Comment Lady Baedeker et moi couchâmes dans des chemises de noce.

Voilà quinze grands jours que je vis à Bade, et, durant cette vacance, j'ai rarement flâné, j'ai beaucoup couru, je me suis souvent égaré dans les montagnes et les forêts environnantes. Il n'est point d'avenues que je n'ai arpentées, il est peu de collines dont je n'ai gravi les pentes, peu de vallons à l'ombre desquels je n'ai

promené ma personne et mes rêveries ; la coquette ville d'eau n'a plus pour moi de secrets appas.

Et cependant, je ne m'en puis lasser encore. Amant sincère et passionné, mon amour croit avec le temps, et mon admiration grandit avec mon amour. Bade m'apparaît comme une maîtresse bien-aimée, que mon cœur embellit tous les jours, et dans les bras de laquelle je voudrais passer la moitié de mon existence.

Mais cette vie de contemplation, de quiétude ne peut durer toujours : je sens l'aiguillon du temps me harceler sans pitié et je crois entendre la voix séduisante des sylphes et des ondines de la Forêt-Noire m'engager à visiter leurs ruisseaux et leurs forêts.

Comment résister à pareils appels ? Je fis, un soir, mes préparatifs de départ et, le lendemain, de grand matin, j'adressai un dernier adieu à cette hospitalière cité, où je n'avais rencontré que des regards amis, des lèvres souriantes, à cette incomparable allée de Lichtenthal, à ces collines, à ces ruines, à ces vallons, parmi lesquels j'avais passé de si heureux moments. Puis, je pressai le pas, n'osant jeter un regard derrière moi, fuyant comme l'enfant de la Savoie en route pour l'exil, qui ne veut se retourner dans la crainte de laisser tomber une larme à la vue de la demeure paternelle.

Je marchai ainsi jusqu'au delà d'Ober-Beuern, sans trop savoir où j'allais, quand les cris des enfants du village m'arrachèrent à mes méditations. C'était mon costume qui les divertissait. Il n'avait rien, cependant, que de bien ordinaire : un chapeau de feutre gris, un court veston de laine, des culottes collantes boutonnées aux mollets, des guêtres de cuir jaune, et l'indispensable parapluie, à la fois mon protecteur contre les attaques du soleil et les caprices de Borée. Sur le dos, un havresac anglais fait d'une étoffe imperméable noire et blanche. Ce vêtement, malgré sa simplicité, attirait

la curiosité des graves paysans et égayait à mes dépens tous les marmots du hameau. On me suivit longtemps. Mon escorte fut d'abord silencieuse. Les garçons chuchotaient ; les petites filles esquissaient un sourire moqueur ; on me montrait du doigt, sitôt que l'on croyait n'être point aperçu.

Cependant, j'avais déjà dépassé les dernières maisons du village : la bande s'arrêta, me regarda tranquillement m'éloigner, puis, lorsque je fus à distance, éclata en cris, en rires bruyants, tandis que bambins et bambines dansaient la plus joyeuse sarabande.

J'atteignis en peu d'instant l'établissement de pisciculture, auprès duquel j'abandonnai la vallée de l'Oos, pour remonter le fertile vallon de Mullenbach, dont les fruits vermeils se balancent aux branches des pommiers et des poiriers, ou jonchent les grasses prairies, parmi lesquelles jacasse un joyeux affluent de la poétique rivière badoise.

Un sentier abrège les courbes nombreuses que le chemin décrit sur le flanc des collines séparant la Murgthal de la vallée de l'Oos. Au sommet de ce sentier, on rejoint la grand'route, à l'endroit où elle se ramifie. L'un de ses rameaux conduit au nouvel Eberstein ; l'autre, que je suivis, redescend à Gernsbach à travers une admirable forêt de sapins. Au sortir de cette forêt, je découvris la charmante cité, paresseusement couchée dans un nid de verdure et se chauffant voluptueusement aux rayons ardents d'un soleil du mois d'août.

Bientôt j'entendis la Murg babiller sous le long pont qui unit ses deux rives. J'y descendis et trouvai sur ses bords deux hôtels se regardant comme des chiens de faïence et s'épiait d'un œil d'envie, l'hôtel de l'Etoile et l'hôtel de la Couronne. Le bruit d'une voiture brûlant le pavé de la pente a retenti aux oreilles des patrons : chacun est à son poste. L'équipage n'a point encore

paru, que l'un et l'autre s'inclinent jusqu'à terre. Ils se relèvent : deux regards méchants se rencontrent, et je saisis, à travers un sourd grincement de dents, le grognement de deux fauves prêts à se jeter sur une même proie. L'étranger, étonné d'un pareil accueil, ne sait l'auberge à laquelle il doit donner la préférence ; il hésite, et s'en rapporte le plus souvent à la fantaisie de son cocher. C'est te dire toutes les douceurs dont on accable ici les automédons du grand-duché.

J'ai choisi l'hôtel de la Couronne, et j'y ai diné, à table d'hôte, d'une cuisine passablement allemande, mauvais augure du talent culinaire des Vatel indigènes. On m'y présenta, entr'autres plats bizarres, du saumon haché baignant dans l'huile, de la compote de groseilles et des pommes sautées aux oignons. Un autre service se composait d'une omelette au jambon et de choux-fleurs au blanc. Tu t'imagines l'épouvantable salmigondis résultant de pareilles associations. Je n'en mangeai pas moins de bon appétit. La faim m'aurait manqué, qu'il m'eût fallu dévorer néanmoins, aux pressantes exhortations du patron. Jamais je ne vis hôte si engageant. On dit cette politesse, ainsi que la longueur du menu, issues de la rivalité des deux hôtels, et l'on ajoute que l'affabilité, comme le nombre des mets, progressent avec l'animosité qui enflamme nos rivaux. Pour peu que celle-ci se développe encore, ils étoufferont leurs clients, sous prétexte de les mieux traiter. Ces pauvres aubergistes me font l'effet des deux chiens de La Fontaine, qui s'entre-déchirèrent à si belles dents, que, le combat terminé, on ne retrouva plus que leurs queues. Puissent ces drolatiques concurrents ne point laisser dans la lutte le plus clair de leur avoir !

J'allais me remettre en chemin, lorsque l'hôtelier vint à moi et me dit :

— Monsieur va sans doute à Forbach ? La chaleur est

bien grande et la route un peu longue. Qu'il me permette de remettre son sac au conducteur de la malle poste, qui part de chez moi ; il le retrouvera certainement à son arrivée.

J'acceptai et partis, plein d'ardeur, vers le nouveau château d'Eberstein.

J'étais à peine sorti de la petite ville, que je vis, à ma droite, un sentier, et, à son embouchure dans la vallée, un poteau, dont la flèche me montrait perfidement la direction du seigneurial manoir. Je dis perfidement, car ce sentier prit bientôt plaisir à courir dans la montagne, montant et descendant tour à tour, escaladant les pentes les plus abruptes ou se faufilant à travers de sauvages rochers.

C'est au milieu de ces collines, qu'habitait jadis un vieil ermite, dont les joues amaigries, le corps décharné révélaien la vie toute de privation et d'ascétisme. Un jour, qu'il pleuvait à torrents, que la tempête mugissait parmi les cimes des chênes et des hêtres, il aperçut une pauvre jeune fille, égarée dans la forêt. L'orage avait emporté les derniers lambeaux de ses haillons, sa chevelure dénouée flottait au gré du vent et ses membres, engourdis par le froid, pouvaient à peine la porter encore. L'ermite alla à sa rencontre et la soutint jusqu'à sa caverne. Puis, il alluma du feu pour réchauffer la malheureuse enfant.

Mais, pendant que la braise pétillait dans l'âtre, sa flamme éclairait les traits de la jeune inconnue d'une lueur vacillante, et le saint homme découvrit une superbe tête et deux yeux plus noirs que l'ébène, dardant leurs rayons sur sa chétive personne. Il vint s'asseoir auprès de l'enfant et lui demanda la route qu'elle voulait suivre.

— J'habite bien loin d'ici, répondit-elle. Vraiment, je ne me sens pas la force de regagner cette nuit la chaumière de ma famille. Ne me permettez-vous point

d'attendre, dans votre ermitage, l'apparition du jour? Cette mousse sera pour moi une couche bien douce.

Et, tandis qu'elle prononçait ces paroles, ses deux yeux, humides de larmes, brillaient comme des diamants enchâssés dans un visage d'une incomparable beauté.

L'Ermite eut voulu refuser, car la présence de cette jeune fille troublait son âme encore vierge de toute mondaine pensée : il n'en eut pas la force. Il présenta la main à sa belle visiteuse en lui montrant son lit de mousse et de feuillage.

Au contact de cette main brûlante, le pieux anachorète ressent dans tout son être une puissante commotion. Son sang bouillonne dans ses veines, son cœur bat avec violence, son regard dévore, convoite celle qu'il vient d'arracher à la mort, ses forces et sa raison l'abandonnent. Il tombe à ses pieds, couvre ses mains et ses genoux de baisers !.... Mais l'enfant le repousse brutalement :

— Vous, serviteur du Dieu des chrétiens, vous prosterner devant moi, fille de l'Olympe! s'écrie-t-elle. Arrière! vos caresses me blessent et m'outragent! ...

Ces paroles s'envolent avec le vent. Le pauvre moine est fou! Il rampe sur le sol, il veut sa proie, il porte vers elle ses mains crispées !.... Alors l'inconnue se lève brusquement, son regard s'illumine, son sein palpite! La fureur l'embellit encore :

— Plutôt mille fois mourir que de souiller mes joues aux baisers d'un fils de Jésus! Ma jeunesse et mon innocence vous ont séduit! Eh bien! alors, brisez cette croix, symbole d'une doctrine qui m'épouvante, et je vous ouvre mes bras!...

L'infortuné saisit le crucifix devant lequel il passait ses journées, ses nuits en adoration, le brandit, l'agite fiévreusement au-dessus de sa tête!..... quand, soudain, les notes d'airain d'une cloche inconnue tintent joyeusement dans les airs. Il écoute! Ce bruit argentin le rappelle

à la réalité. Son rêve lui fait horreur. Il se signe, tombe à genoux, et, tandis que ses larmes mouillent le rocher, il élève les mains au ciel et implore son pardon. Cependant, la mystérieuse jeune fille a disparu, et une âpre odeur de soufre s'échappe de la caverne en jaunâtres bouffées. C'était le diable, déguisé sous les appas fascinateurs de la beauté.

Le peuple éleva auprès de la grotte un pieux ermitage, que l'on voit encore aujourd'hui et qui est connu sous le nom de « Chapelle sonnante ».

Je rejoins la grand'route. Les sapins y marient leurs rameaux ; la brise, qui se parfume à leur barbe résineuse, y entretient sans cesse une douce fraîcheur ; des cantonniers tondent minutieusement la bande de gazon qui la borde ; d'autres, armés de hautes brosses de chiendent, la balayent avec le soin qu'y mettrait la plus scrupuleuse des caméristes.

J'arrive au château, planté au sommet d'une colline surplombant audacieusement la Murg. Une vieille porte y donne accès. Au-dessus de cette porte, une sorte de monument, coiffé d'un fronton renaissance, soutient les armes des deux familles de Bade et d'Eberstein. Un arc ogival, quelques pans de murs, la base ébréchée d'une tour, c'est tout ce qu'il reste du vieux manoir. Parmi ces précieux débris, le nouveau château, frais et pimpant, dresse ses vives assises au milieu d'un vaste parterre de fleurs.

Une belle allemande me sert de guide pendant ma visite à la princière habitation. Au rez-de-chaussée, elle me montre une salle basse, étroite, où j'admire des meubles antiques, des fauteuils faits de cornes de cerfs,.... et l'arbre généalogique de la famille d'Eberstein, dont la souche porte le millésime du X<sup>me</sup> siècle. A l'étage, ce sont divers appartements meublés avec



une étonnante simplicité : la salle des gardes, pleine de blasons et d'armes ; la salle des chevaliers, dont les armures alternent avec des cuirasses, des boucliers, des panoplies rayonnant autour d'un portrait d'un comte d'Eberstein,.... et se colorent aux rayons lumineux de vitraux anciens et modernes ; la chapelle d'autrefois, à présent une salle à déjeuner, parée, au dire de ma gracieuse cicerone, de vieilles copies d'Holbein ; le boudoir de la grande-duchesse... Du balcon de la « Rittersaal », un superbe panorama se déploie vers le nord : les deux quais de Gernsbach se mirent dans le cristal de la Murg, la rivière fuit en méandres étincellants entre deux murailles capitonnées de verdure, on devine la plaine rhénane à travers son brouillard azuré, et cette ligne à peine estompée à l'horizon, semblable à quelque nuage velouté suspendu dans les airs, est la chaîne bavaroise du pays de l'Hard.

La naissance du nouveau château d'Eberstein (pierre du sanglier) se perd dans la nuit des temps. Un document du XIII<sup>me</sup> siècle en fait déjà mention. L'origine de la famille de ce nom est, toutefois, beaucoup plus ancienne, et la légende nous rapporte le mariage d'un de ses membres avec Hedwige, la noble sœur de l'empereur Othon. A en croire l'histoire, elle se serait distinguée, dès le XI<sup>me</sup> siècle, par les riches présents qu'elle fit à certaines paroisses de la vallée de l'Oos et de l'Uffgau. Ce qui est certain, c'est que ce fut une race de fiers et pieux chevaliers, dont les vaillants exploits inspirent encore les poètes germains de notre époque.

Le dernier descendant mâle de la famille d'Eberstein s'éteignit au XVII<sup>me</sup> siècle. Quelque temps après, en 1679, l'une de ses parentes, la comtesse Sophie, épousait le grand duc Frédéric-Auguste de Wurtemberg, et le château passait aux mains d'un petit fils d'Eberhard, le vainqueur du vieil Ebersteinschloss. Il fut

alors abandonné à la garde de régisseurs inhabiles ou négligents, qui le laissèrent tomber en ruines. En 1753, il devient, avec le comté, l'apanage des margraves de Baden-Durlach. Puis, à la fin du XVIII<sup>me</sup> siècle, en 1798, je crois, Charles-Frédéric en fait présent à son second fils Frédéric, qui le restaure et l'habite longtemps avec sa famille. De là son titre de « *Nouvel-Eberstein* », bien qu'il soit peut-être l'aîné des deux frères du même nom. Enfin, nous le retrouvons au pouvoir du grand-duc Léopold, qui l'acheta en 1829 et lui donna l'aspect sous lequel je l'admire aujourd'hui. Le grand-duc actuel y réside généralement en septembre, durant cinq à six jours.

Auprès de la porte du château est une terrasse, d'où l'œil embrasse un incomparable point de vue sur la vallée de la Murg : deux hautes chaînes de montagnes, noirissant sous leur épaisse parure de sapins ; un ruban écarlate, les toits ensoleillés de vingt villages se tenant par la main ; quelques diamants semés çà et là, miroitant aux coups de Phébus, des morceaux du cordon argenté de la scintillante rivière. Obersroth est le premier de ces villages, Au, celui qui termine le tableau.

Je redescends à Obersroth à travers les prairies, les vergers et les vignobles tapissant le flanc de la colline. Là, se récolte ce fameux vin, dont le nom seul assure la renommée, « *l'Eberblut* », ou le « *Sang du Sanglier* ».

La pente est fort raide : je m'y abandonne. Mais il faut bientôt m'arrêter ; une pauvre anglaise est en détresse. N'osant plus descendre, elle s'est assise sur le gazon et implore le secours du ciel. Son mari, que l'embonpoint entraînait malgré lui, a glissé le long de la déclivité de la montagne, et essaie vainement de la remonter pour venir en aide à sa femme. Je tends la main à Milady : elle s'y appuie, et nous commençons la

descente. De son côté, Milord applaudit à tout rompre, nous encourageant de ses gestes, de ses cris, de son mouchoir. Lorsque nous l'avons rejoint, il pousse un triple « hip, hip, hurra ! » embrasse sa femme et me serre fortement les deux mains. Nous voilà tous trois les meilleurs amis du monde.

Nous partons pour Forbach. Toutefois, avant de traverser Obersroth, nous admirons un énorme rocher, saillant de la chaîne que couronne Eberstein comme une énorme arête dont les eaux de la Murg réfléchissent la face brunâtre.

— Quel est ce rocher, mon sauveur, s'écrie ma nouvelle compagne de voyage ?

Mon sauveur, c'est le titre que m'a valu l'assistance que je prêtai tout à l'heure.

Je t'avouerai que je ne fus pas insensible à cette nouvelle appellation. Je le fus d'autant moins, que la blonde lady cachait, sous sa poltronnerie, un minois chiffonné où parlaient deux yeux d'azur et une double rangée de perles, qu'elle montrait avec une naïve coquetterie. Je lui répondis :

— C'est le « Grafensprung » ou le « Saut du Comte », le roc d'où s'élançèrent le brave Wolf d'Eberstein et la belle Lida, la fille d'Eberhard le Larmoyeur, afin d'échapper aux sicaires du prince Wurtembergeois, qui voulait arracher la maîtresse à l'amant.

— Et cette rivière fut leur tombeau ?

— La tombe glacée où les précipita l'amour ! Milady.

Milady ne répondit pas, mais une larme coula le long de ses joues, sur lesquelles la chaleur avait mis l'incarnat velouté de la pêche.

Nous reprenons notre route. Ma nouvelle compagne de voyage marche d'un pas rapide et leste. Son mari trouve même, parfois, qu'elle va un peu trop vite. Il lui

dit alors d'un ton grave, plein de dignité : « Lady Baedeker oublie que je porte quarante kilos de plus qu'elle. » Je te l'ai dit, Milord est, en effet, d'une convenable rotondité. Il appelle sa femme « Lady Baedeker » parce que celle-ci ne se séparerait pour rien au monde, ne fut-ce que quelques instants, du guide de ce nom. Si elle ne le tient en main, on en voit la rouge couverture avancer la tête à travers l'une des fentes de sa blouse ; — car Lady Baedeker, en élégante touriste, a adopté comme costume un coquet et commode uniforme de laine havane : une jupe courte, formée de mille plis, sur laquelle s'arrondit une taille serrée aux hanches par une ceinture de cuir jaune, et percée de quatre poches, dont l'une est exclusivement réservée au livre favori. Sa coiffure se compose d'une sorte de turban d'étoffe légère, blanche et bleue ; elle porte une lorgnette de marine en bandoulière et un plaid suspendu au côté gauche. Ainsi vêtue, l'intrépide marcheuse a une crânerie peu commune à ses sœurs d'Angleterre.

Notre voie se faufile entre deux pittoresques rangées de blanches maisons. Leurs pignons effilés s'élèvent hardiment vers le ciel ; une ossature de bois, que le temps a bruni, soutient leurs éclatantes murailles de maçonnerie ou de pisé : on dirait une marqueterie, dont les noirs dessins découpent nettement leurs profils sur un fond lavé au lait de chaux. Il y a partout des jardins. Ces coquettes habitations doivent étouffer dans leurs épaissés ceintures de feuillage et de fleurs. La tige délicate des haricots rouges et blancs s'enroule légèrement autour des arbres, le dahlia regarde avec dédain les divers légumes parmi lesquels il croit, et la reine-marguerite effeuille ses pétales multicolores sur les beaux choux qu'elle ombrage.

Ici, est une scierie ; puis, c'est une autre scierie, et

encore une autre scierie. La lame grince, l'arbre gémit, l'eau bouillonne et murmure. Là, ce sont d'innombrables amas de planches superposées symétriquement, comme autant de chalets éblouissants de fraîcheur. Le bûcheron nous salue poliment; l'accorte paysanne nous adresse son bonsoir et son sourire; l'enfant nous regarde passer avec de grands yeux bleus et nous envoie ses baisers.

Nous arrivons à Weissenbach, un charmant village, épanoui autour de sa jeune église ouvrée comme un ivoire sculpté et dont la tour est voilée d'une rose dentelle de pierre. Sur ce mamelon verdoyant repose une ravissante petite chapelle, sans doute quelque lieu de pèlerinage cher aux habitants de la contrée. Elle a, pour parure, un délicieux portail de grès rouge et, comme appas séducteurs, un magnifique panorama de la vallée et de l'antique château d'Eberstein.

Puis, voilà le frais village d'Au, endormi dans ses gras pâturages, sur l'un des contreforts saillants de la montagne. Ses humbles et poétiques maisonnettes apparaissent à travers les rameaux des pommiers, des pruniers, des noyers; on voit la fumée des foyers monter vers le ciel; la Murg frissonne autour de son piédestal verdoyant. On ne pourrait rêver une retraite plus tranquille, plus séduisante.

La vallée devient alors de plus en plus capricieuse. Tantôt sauvage et tourmentée, tantôt calme et souriante, elle change d'aspect à chacun de ses angles, nous réservant sans cesse quelque surprise toujours féérique, toujours nouvelle. C'est un pic audacieux qui crève les nues de ses deux cornes de verdure; c'est un rocher misérable et dénudé, se précipitant au fond du gouffre en un horrible bond; c'est quelque noir piton, trouant le vert manteau de la chaîne. Ou bien les collines redescendent en pentes douces vers le lit de la rivière; mille rubans colorés de cultures zèbrent leurs flancs; la riche

toison de leurs prés et de leurs vergers verdoie au soleil couchant ou noircit à l'ombre des plis bouleversés du terrain; cent chalets, coiffés de chapeaux aigus, s'y reposent en attendant la récolte qu'ils ont mission de garder l'hiver. Au pied de la route, la Murg gronde, mugit, babille ou roucoule, couvre d'écume le roc qui la blesse dans sa course, ou roule tranquillement son mobile cristal vers la plaine.

Quelle enchanteresse promenade, quelle splendide nature, que d'habitants aimables et prévenants! Voici un fort beau point de vue sur la séculaire demeure des sires d'Eberstein. Nous pourrions passer notre chemin sans l'apercevoir: un poteau est là, et nous dit en grandes lettres: « Touristes curieux et poètes, arrêtez-vous, afin de contempler le tableau étalé derrière vous. » Je vois le manoir à la crête de sa colline, rougissant, sous la vive clarté de l'astre couchant, dans un cadre de forêts que l'ombre obscurcit déjà.

Mais, tandis que nous admirons et devisons, nous atteignons la perle de la Murghal, Langenbach, un pittoresque hameau, dont les maisonnettes éparpillées, avec leurs blanches murailles, leurs toits écarlates, piquent le paysage de bijoux d'opales et de rubis. Un rocher monstrueux surgit de la chaîne occidentale des collines; ses parois abruptes, foncées, se lézardent et pressent dans leurs crevasses quelque ronce malade, tremblant au-dessus de l'abîme; une couronne de verdure orne sa tête; le torrent bondit, furieux, à ses pieds, crie, gémit, tonne et fait rage; ses flots courroucés emplissent le gouffre d'une vaporeuse poussière, que Phébus irise de ses dernières flèches. De l'autre côté de la rivière, des ravins profonds, ténébreux, déchirent la montagne et s'abaissent tortueusement jusqu'au bas de la vallée. Ou la nature se calme: un versant s'aplanit; un autre s'arrondit; les arbres fruitiers s'en emparent;

un essaim de moineaux pépient bruyamment dans leurs branches, grisés d'avoine, de cerises et de blé. De toutes parts, on voit de vigoureuses et saines paysannes revenir de la montagne, portant sur la tête de grandes charges d'herbe, le travail d'un jour. Leurs jupes, légèrement retroussées, laissent entrevoir un mollet d'hercule ; leurs visages, leurs bras, hâlés par le soleil, respirent la force et la santé. Quelques enfants suivent leurs mères ; des chèvres suivent les enfants : leurs clochettes lancent dans la vallée des notes saccadées et cristallines. Au bord de la voie, un christ meurt entre quatre sorbiers, dont les baies cramoisies retombent en pluie de feu au-dessus de sa tête.

La vallée se rétrécit encore. Les collines écrasent la rivière entre leurs flancs ; la route surplombe le torrent et se suspend à la montagne, qu'il a fallu tailler pour lui livrer passage. Partout, surgissent des rochers. Ils se dressent, retombent, avancent, reculent, et la Murg étourdie, folle, épouvantée, ne sait comment éviter ce grandiose chaos. La pauvre court et se blesse aux rocs aigus qui hérissent son lit ; elle revient frémissante, meurtrie ; puis, elle cherche, tâtonne, tourne, retourne, se fait bien petite, bien humble, franchit enfin l'obstacle et fuit en murmurant dans une couche moins bouleversée.

Nous passons un tunnel perçant un rocher qui s'élance perpendiculairement dans l'abîme, et nous découvrons bientôt Gausbach, un paisible nid enfoui dans la verdure. Toutes les cheminées fument ; la ménagère attise la braise, tout en promenant sa large cuillère dans la colossale marmite où bout la soupe du bétail ; des enfants brisent des feuilles de salade ou lavent des pommes de terre à la fontaine voisine ; les paysans, revenus de leurs travaux, attendent patiemment, à la porte, le moment où la cloche du village annoncera l'heure du souper. Quelques bizarres enseignes représentant des aigles, des cerfs ou des ours

d'or, grincent sous l'arabesque de fer qui les supporte. C'est l'auberge, qui nous engage à franchir son seuil.

Mais nous avons décidé d'aller plus loin encore. Pressons le pas, car la nuit commence à dérouler sur la vallée son voile opaque et sombre.

Un fier clocher profile devant nous son élégante silhouette, comme une gigantesque ombre chinoise. On voit ensuite quelques maisons, auxquelles l'obscurité donne des formes fantastiques. Enfin, le village se montre tout entier, semblable à une magique agglomération du pays des nues et des brouillards. Tel nous paraît Forbach, l'étape où nous allons nous reposer des fatigues de la journée. Nous franchissons la rivière, et nous touchons au terme de notre promenade.

Nous voilà donc en quête de l'hôtel de la Couronne. Nous courons tout le bourg : le « Gasthof » est introuvable. J'aborde l'un des rares paysans qui n'est point encore au lit :

— L'auberge de la Couronne, s'il vous plaît ?

— L'auberge de la Couronne, mais la voilà, mon beau monsieur, vous vous cassez le nez dessus.

— Cela ! s'écrie l'anglaise, cette misérable baraque tout au plus bonne à loger le bétail de son non moins misérable propriétaire.

— Cependant, réplique milord, c'est ici que nous devons retrouver la valise que nous confiâmes à la diligence.

L'observation n'eut point l'heur de plaire à Lady Baedeker, et s'adressant à moi :

— Voyons, mon cher monsieur, je vous prends à témoin, est-il bien possible que nous logions dans ces pauvres mansardes, derrière ces fenêtres à peine assez grandes pour y passer la tête, auprès de cette cour et de ces étables, dont nous serons les premiers à recevoir les fétides émanations ?

— Il me semble, Milady, qu'il serait prudent de nous



assurer avant tout de l'arrivée de notre bagage. J'attends également un havresac. Je crois, au surplus, l'hôtel de la Couronne le meilleur du village.

— Mais c'est épouvantable cela! Ah! la Suisse! la Suisse!

— Je connais la Suisse et ses superbes hôtels, Milady. J'ai souvent visité ce merveilleux pays. Je descendais alors dans ses splendides palais. Quand j'en franchissais le seuil, je n'y rencontrais que des visages froids et glacials, un patron automate, s'inclinant mécaniquement devant chaque voyageur, des garçons cupides, réglant leurs services sur la richesse de l'appartement que j'occupais, sur le prix des mets que j'avais commandés, de coquines caméristes, qui eussent découpé mes brosses dans mes draps, si elles avaient un instant supposé que je ne paierais point leur travail.... Dans cette modeste auberge, un peu moins vilaine que vous ne vous la représentez, nous aurons un souper certes moins délicat, le vin ou la bière du pays n'aura sans doute pas la saveur des crus que vous bûtes sur les lacs de l'Helvétie, un pauvre plancher de sapins remplacera le tapis auquel vous vous habituâtes dans la voluptueuse patrie de Guillaume-Tell, mais l'hôtesse mettra tous ses soins à préparer notre repas, l'hôte, à notre intention, dénichera quelque vieille bouteille perdue dans quelque coin limoneux de la cave, et tous deux n'auront point assez de leurs quatre bras et de leurs quatre jambes pour courir à nos ordres et prévenir nos désirs. Et n'est-ce donc rien, que tout cela?

— Tenez, vous avez raison, me dit-elle. Ma sottise est impardonnable : je ne suis qu'une grande enfant. Touchez-la ! et elle me tendit la main, que je baisai respectueusement.

Nous frappons à la porte, en ce moment déjà fermée. Un brave paysan vient nous ouvrir. Nous lui témoignons le désir de passer la nuit dans son auberge. Il nous montre

nos chambres et nous introduit ensuite dans la salle d'apparat, réservée aux hôtes illustres. Elle est si basse, que je puis à peine m'y tenir debout. Une lampe à pétrole pend au plafond, et les mouches viennent s'y brûler les ailes; des nappes sang de bœuf recouvrent deux longues tables; quelques chaises de bois sont disséminées çà et là. Trois notables de Forbach discutent à l'une de ces tables et fument de longues pipes de porcelaine. Ils éteignent leurs pipes aussitôt que nous entrons. Cette marque de courtoisie étonne Milady : elle reprend la mine enjouée qu'elle avait perdue en arrivant au hameau.

Nous nous asseyons au coin de la table laissée libre et commandons notre repas. Je demande en même temps à l'aubergiste s'il n'est pas arrivé de valises à notre adresse.

— La poste est en retard, ce soir, monsieur; nous l'attendons d'un moment à l'autre.

Nous eussions voulu secouer la poussière du voyage avant de commencer notre souper. Ce contretemps ne nous empêche cependant pas de manger du meilleur appétit. Nous nous rappelons notre charmante excursion de l'après-dîner; je dis à mes compagnons de route combien je suis heureux de leur rencontre; Lady Baedeker me nomme déjà son ami et milord me casse presque les cinq doigts, tant il me les serre dans une rude poignée de mains. Jamais festin ne fut plus cordial.

Cependant, neuf heures ont sonné : la voiture doit être arrivée. Nous allons trouver l'aubergiste et nous nous informons de nos bagages.

— La malle-poste vient de passer, messieurs; le conducteur ne m'a rien remis.

— Vous ne lui avez donc point réclamé nos sacs de voyage?

— Le conducteur est très soigneux, messieurs; il n'eut

point manqué de me donner les colis adressés à mon hôtel, s'il en avait eu.

— Que faire, juste ciel ! s'écrie Milady. Dire que je n'ai pas avec moi le plus petit objet de toilette !

— Peut-être, ajoute notre hôte, le conducteur aura-t-il déposé les valises de ces messieurs au bureau des postes. C'est ce qu'il fait généralement quand il n'y a point d'adresse sur les bagages, ou que celle-ci est inconnue. Le bureau est maintenant fermé, mais nous pouvons aller chez monsieur le percepteur.

Nous nous mettons en route. Milady a voulu nous accompagner ; elle a repris sa vilaine moue de tout à l'heure. Milord reste impassible comme un anglais de race.

Il fait aussi noir que dans un four. Nous butons contre les troncs d'arbres gisant le long de la route, si nous ne nous accrochons aux charrettes qui encombrant la voie. L'humeur de Lady Baedeker se change en colère. Il faut rentrer à l'auberge pour y prendre des lanternes.

Nous sommes enfin chez le percepteur. Nous frappons : rien. Le marteau bat une seconde fois : une lucarne s'entr'ouvre, une tête sort de la lucarne, cette tête sort elle-même d'un gigantesque bonnet, dont les jabots tuyautés oudulent au vent.

— Monsieur le percepteur, s'il vous plait ?

— Monsieur le percepteur est sorti ; il passe la soirée chez Peter Schoenkopf.

— Et où habite Peter Schoenkopf ?

— Près de chez Clara, dans le haut du village.

Et la tête disparaît, et la lucarne se referme brusquement.

Nous nous mettons donc à la recherche de la maison de Clara, afin de trouver celle de Peter Schoenkopf. Notre hôte n'en sait pas plus long que nous : c'est à

peine s'il connaît les deux ou trois grandes artères qui découpent le bourg.

Grâce à l'obligeance d'un paysan, nous sonnons à la porte de Peter Schoenkopf.

— Monsieur le percepteur, s'il vous plaît ?

Une haleine, chaude de bière, âcre de tabac, s'échappe du trou de la serrure. De cette vapeur puante jaillissent quelques sons rauques, la réponse du brave Peter : le percepteur vient précisément de partir, afin de remettre une lettre à sa tante Elisabeth.

L'aubergiste sait heureusement la demeure de la bonne femme ; nous y courons au plus tôt. Tante Elisabeth se fait longtemps attendre. Elle apparaît enfin. Quatre ou cinq verrous grincent derrière la porte, — tante Elisabeth est une prudente ménagère — et nous nous trouvons en présence d'une petite vieille, édentée, à la face ridée et jaunâtre.

— Monsieur le percepteur, s'il vous plaît ?

— Herrmann, ce bon Herrmann, si vous saviez, mes chers messieurs, quel trésor ! Et quel cœur ! Tenez, ce soir, il a reçu une lettre....

Tante Elisabeth n'est point que prudente, elle est aussi bavarde ménagère.

— Certes, tante Elisabeth, nous n'en doutons pas un instant, votre neveu est un trésor, mais est-il encore chez vous ?

— Non, mes beaux messieurs, il me quitte à l'instant. Il avait si sommeil ! Il n'aura fait qu'une course jusque chez lui.

— Au moins en êtes vous bien sûre ?

— Aussi sûre que vous me voyez ici.

Et la porte crie sur ses gonds rouillés, et les verrous sifflent dans leurs gaines.

Nous retraversons Forbach. Chacun vient à sa fenêtre ;

nous avons éveillé tout le village ! La colère de milady touche à la fureur ; milord est de plus en plus calme.

Mais nous voilà sauvés ! Nous rencontrons enfin l'introuvable percepteur. On lui a dit que nous le cherchions : il vient nous trouver à l'auberge. Hélas ! il ne nous apporte que de bien mauvaises nouvelles : il n'a reçu aucun colis venant de Gernsbach !

Lady Baedeker pâlit : ce n'est plus de la colère, c'est presque de la rage ! Le flegme de son mari paraît l'agacer particulièrement. Je tente inutilement de modérer sa fiévreuse agitation.

Nous rentrons à l'hôtel, et, tandis que nous prenons le thé, nous maudissons Gernsbach, la poste, le gouvernement..... Milady s'en prendrait à Dieu lui-même !

Cependant, nous entendons frapper à notre porte. Nous regardons, et nous voyons la procession suivante s'avancer méthodiquement vers nous : — les Allemands ne font-ils pas tout avec méthode !

L'hôte et l'hôtesse sont au premier rang. L'un et l'autre portent religieusement sur les bras une chemise blanche comme la neige. Deux enfants suivent, un petit garçon et une petite fille ; ils sont chargés d'un peigne, d'une brosse, d'une brique de savon.

La procession approche à deux pas de nous, se range militairement sur une même ligne, et le chef de la famille commence son discours :

— Messieurs, dit-il, ma femme et moi voyons votre embarras : permettez-nous de mettre ce linge à votre disposition. Nous voudrions vous en offrir davantage, mais nous n'avons que celui-ci qui soit digne de vous : ce sont nos deux chemises de noce.

Puis, la procession prend avec ensemble le chemin de la cuisine.

Malgré tout le respect que m'inspirent ces bonnes gens, dépouillant leur garde-robe en notre faveur, je

m'efforce vainement de garder un visage sérieux ; Milady se déride en dépit de sa colère ; Milord lui-même daigne esquisser un sourire.

— L'aventure est plaisante, dit notre belle anglaise, et je veux, ma foi, la pousser jusqu'au bout.

Elle embrasse son mari, me tend la main et ajoute :

— Puisse cette toile m'être légère et dorer mes rêves !

Un long éclat de rire termina ces derniers mots : on eut pris en ce moment Lady Baedeker pour une vraie parisienne.

Je présentai l'autre linge à Milord : il refusa, et voilà comment j'ai couché dans une chemise de marié.